

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. II

JANVIER, 1891

No. 1

## ELECTION DU QUARTIER EST

Les électeurs du quartier Est ont à nommer, le 2 février, un conseiller municipal.

Deux candidats sont en présence : M. Jérémie Perrault, marchand, et M. Cléophas Beausoleil, avocat.

M. Jérémie Perrault, échevin sortant, est bon père, bon époux, bon citoyen, marchand honnête, faisant avec assez de succès son commerce. Esprit routinier, ennemi du progrès, de vues et d'idées étroites, d'une intelligence médiocre, ayant des capacités financières ne dépassant guère le journal et le grand livre, il est de ceux dont on dit : C'est un "brave homme." Au conseil-de-ville, sa médiocrité cadre bien avec celle de beaucoup de ses collègues; impuissant pour le bien, il est incapable d'empêcher de faire le mal.

M. Cléophas Beausoleil, qui siégea longtemps au conseil-de-ville, avec quel éclat, tout le monde se le rappelle, est un avocat distingué, une intelligence remarquable, un ami du progrès, un homme d'affaires émérite, un financier de grande portée. Il est actif, zélé, acquis tout entier aux intérêts qu'il est chargé de représenter, et dévoué de tout cœur à la grandeur et à la prospérité de Montréal.

S'il entre au conseil-de-ville, ses électeurs auront en lui un défenseur puissant par ses talents et son dévouement, et la gestion des affaires de la ville ne pourra que gagner beaucoup à cette précieuse acquisition.

Entre les deux concurrents, le choix des électeurs ne peut être douteux.

Ils éliront celui des deux que ses aptitudes hors ligne, que ses connaissances générales, que ses capacités désignent pour cette importante situation. Ils éliront M. Cléophas Beausoleil, car la ville a plus que jamais besoin d'avoir des conseillers municipaux actifs, zélés, dévoués, et surtout capables. Ce qui vient de se passer au sujet du dernier emprunt prouve que seuls des hommes d'une capacité bien reconnue peuvent être appelés à siéger dans le conseil de la cité.

Lisez attentivement l'histoire suivante de l'emprunt, et vous partagerez notre conviction.

Donc, il y a quelques mois, la ville de Montréal, devant emprunter 600,000 louis sterlings, le conseil-de-ville délégua en Angleterre M. le maire Grenier et M. Robb, trésorier de la cité, pour y placer cet emprunt.

Ces deux délégués, arrivés à Londres, s'abouchèrent avec la maison Baring Frères, alors dans toute sa puissance.

Ces banquiers s'engagèrent, non à prendre à leur compte les £600,000 de débentures, mais à offrir cet emprunt au public, au taux minimum de 8½ pour cent. L'empressement du public fut plus que modéré, car sur les £600,000 qui lui étaient demandés, £112,000 seulement furent souscrits. A peine un peu plus du sixième. C'était un résultat pitoyable, un véritable échec, sur lequel ne voulurent pas rester les délégués de Montréal. Impossible de revenir en ne rapportant qu'un sixième de la somme qu'on était allé chercher si loin.

Ils s'abouchèrent donc de nouveau avec les Baring et prirent avec eux les arrangements suivants :

La balance des débentures, représentant £488,000, était laissée en dépôt dans les caisses de ces banquiers, et, contre ce dépôt, Montréal pouvait tirer sur eux jusqu'à concurrence de £200,000. Ce prêt était fait non à un *taux fixe* de 3 ou 3½, ou 4 ou 4½ pour cent, mais à un *taux indéterminé* de ½ pour cent plus élevé que le taux de l'escompte à la Banque d'Angleterre. Les délégués ne savaient donc à quel taux d'intérêt ils empruntaient et ce taux pouvait s'élever jusqu'à 6½ pour cent, et c'est ce qui a eu lieu car, tous ceux qui s'occupent de finances le savent, le taux de la Banque d'Angleterre a été pendant quelque temps à 6 pour cent. De plus les Baring touchaient £7,000 de commission comme si tout l'emprunt avait été vendu.

Revenus à Montréal, MM. Grenier et Robb firent le rapport de leur négociation, d'abord au comité des finances. Là dirent-ils la vérité et toute la vérité? C'est probable.

Quand des augures se trouvent entre eux, ils ne se gênent pas pour se déboutonner, et comme ils sont devant leurs pairs, ils avouent franchement leurs gaffes, leur maladresse et leur insuccès. Devant le conseil, par exemple, il en fut autrement. On l'informa simplement que la totalité de l'emprunt avait été souscrite à 82½ pour cent.

Cette communication faite au conseil-de-ville, se répandit rapidement dans la cité, et tout le monde fut convaincu que l'emprunt avait obtenu un succès complet, et que MM. Grenier et Robb étaient de grands négociateurs.

Tout allait donc pour le mieux lorsqu'éclata, comme un coup de foudre, la nouvelle de la suspension de paiements de la maison Baring. Le public s'émut d'instinct, et eut le pressentiment que la faillite de cette maison qui, disaient-ils, avait fait l'emprunt de la ville, allait être préjudiciable aux intérêts de la cité. On s'inquiète, on s'informe, on demande des renseignements, et le conseil s'empresse de répondre que ces craintes sont vaines, que ces alarmes sont sans fondement, car les arrangements sont si bien faits que la ville ne subira aucune perte par suite de la chute de cette maison.

Et cependant combien les pressentiments du public étaient justifiés, combien ses alarmes étaient fondées ! Par suite de la faillite des Baring, la ville perdra les £7,000 de commission payés par elle comme si les £600,000 avaient été souscrits, car cette commission a été touchée par la maison qui a fait faillite, et celle qui lui succède ne se trouve nullement responsable d'une transaction à laquelle elle n'a pris aucune part. De plus, non seulement la nouvelle maison de banque ne veut pas prêter à Montréal la totalité des £200,000 que devaient lui prêter les Baring, mais elle demande qu'on lui rembourse, à bref délai, l'argent qui a été avancé.

Si le comité des finances trouve après cela que la faillite des Baring ne fait rien perdre à notre ville, c'est qu'il a une dose d'optimisme qui dépasse toutes les bornes !

Est-il grand besoin après ce rapide mais véridique exposé des négociations et de la conclusion partielle de l'emprunt de faire ressortir les maladresses, les fautes, l'incapacité qui foisonnent au conseil-de-ville ?

D'abord n'ayant réussi qu'à emprunter un sixième de ce dont on avait besoin, n'avoir pas rompu toutes négociations avec l'Angleterre pour essayer de placer l'emprunt dans un autre pays.

Puis, avoir consenti à emprunter aux Baring à un taux *indéterminé*, qui, vu les fluctuations de la Banque d'Angleterre, a atteint 6½ pour cent.

Avoir en outre caché la vérité, et avoir fait croire au public que l'emprunt était en totalité souscrit, quand, au contraire, on avait éprouvé un échec complet.

Enfin être resté dans cette situation jusqu'au moment où, acculé dans une véritable impasse, on est forcé d'en sortir, coûte que coûte.

Et c'est bien une véritable impasse, dans laquelle la ville est acculée.

En effet, d'ici au 1er août prochain, il lui faut absolument trouver \$3,200,000 qui doivent servir : 1° \$750,000 pour rembourser aux Baring les sommes qu'ils ont prêtées ;

2° \$250,000, remboursement à la Banque de Montréal de sommes prêtées ; 3° \$680,000 pour rembourser des obligations échues à cette époque ; 4° \$670,000 pour dépôts pour les expropriations ; 5° \$100,000 dues aux entrepreneurs ; 6° \$750,000 pour intérêts de la dette et pour surplus des dépenses sur les recettes jusqu'en août.

Il faut donc que la ville se procure de l'argent et s'en procure rapidement. Mais par suite des embarras financiers du marché anglais, les conditions sont devenues plus difficiles, beaucoup plus dures. Et en outre, comme on connaît la situation de Montréal, l'impérieuse nécessité où elle est de se procurer de l'argent, les banquiers vont exploiter cette situation et, comme on dit vulgairement, lui tenir la dragée haute.

La preuve en a déjà été fournie par la Banque de Montréal à laquelle on s'est adressé. Cette grande institution, dont la puissance est aussi considérable en Angleterre que sur ce continent, a offert de prêter à la ville 75 pour cent de la valeur des débentures à un intérêt de 5½ pour cent. La perte se chiffrait pour notre ville à 2 ou 300,000 piastres. On a refusé ; mais par suite de l'influence de la Banque de Montréal, il est à craindre que les banquiers auxquels on va s'adresser ne fassent des conditions pareilles, sinon pires.

On a donc eu le plus grand tort d'entrer en négociations avec cette banque sans l'avoir pressentie sur les conditions qu'elle offrirait.

Pour se tirer d'affaire, on envoie de nouveaux délégués en Europe ; cette fois le Maire ne sera pas du voyage : la maladie l'attachant au rivage. On voulait faire partir le président du comité des finances mais lui, *malin*, a prétexté des affaires d'une excessive gravité pour esquiver cette périlleuse mission. Les sacrifiés sont MM. Hurteau et Clendinning auxquels est naturellement adjoint le trésorier, M. Robb. Ces délégués sont fermement décidés à réussir. Dans ce but ils n'épargneront rien, ni pas, ni démarches, ni voyages : étant résolu, s'ils échouent en Angleterre, à aller en France, puis en Suisse, à parcourir le monde enfin, priant presque qu'on prenne leur emprunt.

Tout ce qui précède est la preuve palpable de la maladresse, de l'incurie, de l'incapacité avec lesquelles sont conduites les affaires financières de notre ville.

Membre du comité des finances, M. Jérémie Perrault a sa grande part de responsabilité dans les fautes si graves qui ont été commises. Son inexpérience financière ne saurait lui servir d'excuse auprès des électeurs, qui ne sauraient, sans manquer à leur devoir, l'élire de nouveau.

L'exposé que nous avons fait montre qu'il règne dans notre conseil une grande insouciance des véritables intérêts de la cité, une incurie sans exemple, des méthodes surannées auxquelles les électeurs doivent mettre fin s'ils ne veulent pas que les affaires de la cité périssent de plus en plus.

Le danger est pressant ; afin de le conjurer, il faut profiter des élections qui se présentent pour remplacer les anciens échevins par des hommes dont les capacités puissent inspirer la confiance.

M. Jérémie Perrault, ayant surabondamment prouvé le

mal qu'il pouvait faire, ou tout au moins laisser faire, ne doit plus être réélu ; il ne mérite plus d'être échevin d'une ville telle que Montréal, il faut le renvoyer à ses chères *dry goods* qu'il n'aurait jamais dû quitter ; là, seulement, il est à sa place.

Le mandat d'échevin donné à M. Cléophas Beausoleil sera tenu par lui d'une main ferme. Il saura remplir toutes les obligations que ce mandat impose, veillera avec sollicitude et conscience aux intérêts de la ville, et fera obtenir au quartier Est les améliorations dont il a tant besoin et qui lui ont été si longtemps refusées.

Homme de progrès, d'un mérite et d'une capacité que tous reconnaissent, sa présence sera pour les citoyens une garantie que les affaires de la cité seront intelligemment surveillées et gérées.

Donc puisque l'entrée de M. Beausoleil au conseil doit procurer des avantages nombreux et sérieux, non seulement aux électeurs du quartier Est mais aussi à tous les citoyens, ces électeurs doivent s'empresser de lui en ouvrir les portes.

Et c'est ce qu'ils feront certainement le 2 février prochain.

#### EDUCATION

## INFLUENCE DE LA FEMME

Nous avons montré dans le précédent numéro combien une bonne éducation était nécessaire pour la femme, afin qu'elle pût accomplir sa grande destinée d'épouse et de mère. Nous avons indiqué ensuite quelle devait être l'éducation qui la rendrait capable de mener à bien cette noble, mais lourde tâche.

Pour qu'on comprenne encore mieux l'importance de l'éducation de la femme, nous devons faire voir son influence sur l'enfant, sur la famille, sur la société.

#### INFLUENCE DE LA FEMME SUR L'ENFANT.

Cette influence se fait sentir sur l'enfant dès qu'il commence à se former, avant même que sa mère lui ait donné le jour, car il est sujet dès sa conception à toutes les impressions que sa mère peut éprouver.

"O mères, ne l'oubliez pas, dit l'abbé Dauphin dans son *Vie* : discours sur l'éducation, en vos mains reposent avec l'avenir de vos enfants, l'esprit des peuples, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs vertus, c'est-à-dire la civilisation tout entière ! Aussitôt que l'enfant, don de Dieu, *respire dans votre sein maternel*, votre tâche d'éducateur a déjà commencé ; sachez-le bien, vos passions, vos vertus, vos émotions de tous genres peuvent alors imprimer leurs traces sur ces organes délicats desquels plus tard l'âme doit recevoir une influence."

Après le théologien écoutons le médecin et le philosophe, le docteur Millot :

"C'est du sein de la femme que dépend "l'homme physique et l'homme moral," car l'expérience nous prouve que les solides et les fluides, dont notre corps est composé, et que son mécanisme cache, que nous croyons indépendants des causes extérieures, sont perpétuellement sous l'influence de ces mêmes causes ; il ne faut qu'un moment de réflexion

pour sentir que le moral, par suite du physique, commence dès le sein de la mère. C'est là que l'homme puise les matières premières de son existence physique et les éléments de ses facultés morales ; c'est là que se compose son tempérament.

"Oui, c'est dans le sein de sa mère que chacun de nous a puisé ce tempérament qui influe toute la vie sur nos facultés intellectuelles, sur notre énergie, sur nos passions, sur notre conduite, et conséquemment sur notre bonheur ou notre malheur, et sur celui de nos concitoyens. Les affections, les mœurs, le génie, et toutes nos facultés intellectuelles émanent de nos facultés organiques et de notre tempérament ; de là vient la diversité de ces facultés ; de là découlent les propriétés individuelles de nos âmes."

Donc, conclusion bien légitime de cette vérité trop souvent oubliée, la femme doit se préparer par une éducation fortement chrétienne, intellectuelle, pratique, à former des enfants pieux, intelligents, aptes aux lutes de la vie. Elle doit, par cette éducation, se débarrasser de ses penchants pervers, méchants, cruels, pour ne pas former un être pervers, méchant et cruel.

C'est en partie, en très grande partie, on ne saurait trop le répéter, sur la mère que repose l'avenir de l'enfant ; c'est à elle qu'incombe la responsabilité des actions bonnes ou mauvaises qu'il commettra plus tard.

Quelle effrayante et lourde responsabilité, et combien elle doit donner à réfléchir aux jeunes femmes.

#### INFLUENCE DE LA FEMME SUR LA FAMILLE.

La famille est l'image en petit de la société ; elle en est le principe conservateur ou destructeur, selon qu'elle est bien ou mal formée, selon que les principes qui la gouvernent sont bons ou mauvais, selon enfin que l'influence à laquelle elle obéit est salutaire ou funeste.

Or cette influence qui, du père ou de la mère, l'exerce sur la famille ? duquel des deux l'influence est-elle la plus grande, la plus efficace, la plus durable ? Assurément, à en juger par l'expérience de tous les siècles, c'est l'influence de la mère qui est prépondérante et qui donne à toute la famille le mouvement de direction. Pourquoi est-ce la mère et non le père ? Parce que son langage va le mieux au cœur, parce qu'elle commande avec plus de douceur et de séduction, parce qu'elle obtient facilement de son mari ce qu'elle veut, et parce qu'enfin elle sait beaucoup mieux que le père se faire obéir des enfants, en n'employant que la douceur et les caresses, là où le père est obligé de donner un ordre formel. D'ailleurs, la mère qui a porté l'enfant, qui l'a nourri, qui l'a bercé si longtemps sur ses genoux, a avec lui bien plus d'affinités que le père ; elle le connaît mieux, comprend mieux ses qualités et ses défauts, et sait bien mieux trouver le chemin de son cœur pour obtenir de lui sans violence ni souffrance l'obéissance, la vertu, l'amour de la religion. Ce culte que tout enfant a pour sa mère, culte que rien ne diminue et qui persiste malgré les années, les épreuves et les lutes de la vie, explique l'influence de la femme sur les enfants. L'affection que l'épouse lui porte rend naturelle son influence sur son époux. Elle se trouve donc complètement à la tête de la famille, son influence est bien réellement prépondérante.

Qui n'a connu des familles dans lesquelles les maris étaient impies, méchants, cruels, et les femmes, au contraire, pieuses, douces et bonnes? Peu à peu la femme par son influence, par ses exemples, par ses tendres et sages propos, parvenait à convertir son mari, à le ramener à Dieu, à le rendre bon et compatissant.

Si la femme est méchante, cruelle, impie, son influence sera des plus pernicieuses; elle perdra sa famille. De ses enfants elle ne saurait faire que de mauvais drôles, des natures revêches, des monstres pour le malheur de la société. Son époux serait-il le plus doux, le plus vertueux, le plus aimable des hommes, insensiblement par ses artifices, elle le réduira à ses principes, l'amènera à ses sentiments, l'initiera même à ses penchants pervers, à son impiété, et peu à peu le rendra colère, inhumain, grossier, et le reste, comme l'expérience ne le démontre que trop.

#### INFLUENCE DE LA FEMME SUR LA SOCIÉTÉ.

Si de la famille nous passons à la société, qui n'est que l'agglomération des familles, nous voyons que l'influence de la femme s'y exerce de la même manière. Telle elle est dans la famille par son influence; telle elle est dans la société.

“On dit quelquefois: Les femmes ne tiennent pas le premier degré de l'échelle sociale, elles ne peuvent ni dicter les lois, ni commander les armées, ni monter à la tribune ou dans les chaires; et de là, on les prendrait volontiers pour incapables, pour inutiles dans la société, sans influence pour son avenir. C'est une grave et très-grave erreur. Au contraire elles peuvent beaucoup, plus que les dictateurs des lois, plus que les princes et les généraux, plus que les orateurs les plus éloquents. On peut même assurer que ce sont les femmes qui, par leur grande influence, non-seulement gouvernent le monde, mais encore le forment, et font la société humaine tout ce qu'elle est, ni plus ni moins. Ce sont elles qui la mènent au sommet de sa perfection, ou qui la font pencher vers sa ruine.”

Et il est naturel qu'il en soit ainsi, car ce sont les femmes qui tiennent en leurs mains le cœur des enfants; ce sont elles qui y déposent ces premières impressions, ces premiers enseignements que rien ne peut effacer, ni l'âge, ni la puissance, ni l'infortune. Ce sont les mères qui forment et élèvent leurs enfants pour être des pontifes, des législateurs, de grands généraux, des orateurs puissants, des chefs de peuple.

De cette haute et durable influence de la femme sur l'enfant, sur la famille et sur la société, découle l'absolue nécessité de donner à toute la jeunesse féminine la plus excellente, la mieux entendue et la plus chrétienne éducation.

P. DUPOUY.

A un concert donné au Château d'Eau pour venir au secours des victimes des inondations, la nouvelle *Hymne aux Astres* de Faure obtint un succès d'enthousiasme. Au concert de Fernima, la *Marche Fédérale* de Massenet fut chantée par un chœur de 500 voix. L'effet en fut splendide.

## LES ECOLES DU SOIR

Le jour des Rois, le directeur, les principaux et les professeurs des écoles du soir se sont réunis aux bureaux du gouvernement pour présenter une lettre au Premier-ministre.

Après la lecture de cette adresse l'honorable M. Mercier prononça le remarquable discours que nous sommes heureux de donner en entier.

Depuis son apparition le CANADA ARTISTIQUE s'est occupé dans une suite d'articles de l'importante question de l'éducation pour notre peuple. Il a exprimé toute la reconnaissance pour le bien déjà accompli dans cette voie, il a signalé les améliorations qu'il croyait nécessaires à notre époque. Il savait en agissant ainsi qu'il répondait au sentiment populaire, qu'il était l'écho de la grande majorité des pères de famille, et qu'il obtiendrait l'approbation de notre clergé toujours si dévoué à la cause d'éducation, car, ainsi que l'a si éloquemment dit l'honorable Premier: “L'Eglise a toujours été la première à donner l'exemple pour l'avancement de l'éducation?”

Voici le discours du Premier-ministre:

“Vous êtes dans le vrai, quand vous dites que l'œuvre des écoles du soir est une de mes œuvres favorites. Ce que nous voyons se réaliser aujourd'hui n'est pas le résultat d'une pensée spontanée, mais c'est la réalisation d'une idée depuis longtemps conçue et étudiée avec soin, et que je suis heureux maintenant de voir en opération. Dès 1876, époque où je quittai la Chambre des Communes, j'ai pris un intérêt particulier à la cause de l'éducation des classes ouvrières, et en cette même année j'ai fait un discours à Saint-Hyacinthe, en présence de l'évêque actuel de Nicolet. Dans ce discours je demandais au peuple de m'aider dans le projet que j'avais conçu de faire sa propre éducation. Je citais ce qui avait été déjà fait à ce sujet en Allemagne, en France, en Angleterre et aux Etats-Unis, et je disais à mes auditeurs que le temps était venu de s'occuper de l'éducation des ouvriers. Et la raison que je donnais est la même que je vais vous donner. Quoique soumis à la Couronne d'Angleterre, et quoique possédant une forme de gouvernement monarchique, nous sommes véritablement un pays démocratique. Notre système d'élection en est la preuve. Le choix des marguilliers, des commissaires d'écoles, des conseillers municipaux, des membres de la législature et du parlement se fait toujours sous forme d'élection, de telle sorte que le système électoral existe dans tous les degrés. Mais élection veut dire choix, et l'action de choisir suppose un homme capable de faire un choix. Vous ne pouvez supposer, sans dangers, un corps d'électeurs composé de gens ignorants, et ceci explique pourquoi Emile Girardin a dit: “*Le jour où vous avez donné la liberté au peuple, vous avez encouru la responsabilité de l'instruire, car l'éducation détruit le despotisme et l'ignorance est la mort des institutions libres.*”

Dès l'année 1880, je conçus le projet d'instruire les masses, et heureusement les circonstances m'ont mis en position de réaliser ce projet, et je suis heureux maintenant d'avoir pu établir les écoles du soir. Je ne m'en fais pas gloire, car l'œuvre n'est pas de moi seul, mais cependant c'est une grande consolation pour moi au milieu des tribulations de la vie. Vous êtes, messieurs, mes intelligents auxiliaires dans cette œuvre, et je vous remercie au nom de l'Eglise et au nom de l'Etat. Au nom de l'Eglise, car le Saint-Père a béni déjà deux fois notre œuvre, et cette année cette bénédiction nous est venue par l'intermédiaire de ce prélat distingué, Son Eminence le Cardinal Taschereau. Au nom de l'Etat, car tous ceux qui représentent l'autorité civile nous ont prêté leur concours pour faire triompher cette grande œuvre. Les quelques voix discordantes ne doivent ni nous surprendre ni nous effrayer: les grandes œuvres rencontrent toujours des difficultés. Le sort de tout ce qui est grand et généreux est d'être souillé de boue par ceux qui sont petits et méprisables. Ayant fait votre devoir, vous devez vous attendre à l'ingratitude et à la calomnie, sans quoi votre œuvre ne serait pas com-

plète. L'œuvre du Christ n'était-elle pas supérieure à la nôtre? Sa mission n'était-elle pas divine, et toute de salut? Depuis dans on le traîna dans la boue, on lui cacha au visage, on l'attacha à une croix. Son œuvre n'eût pas été ce qu'elle est s'il n'eût pas souffert ces humiliations. Nous devons donc nous attendre, nous aussi, à des humiliations. Cependant nous irons de l'avant et nous accomplirons notre œuvre chrétienne parce que l'Église a été la première à donner " temple pour l'avancement de l'éducation. Qui a sauvé l'Europe de la barbarie? L'Église. Les sciences anciennes ont été conservées dans les monastères parce que ces grandes institutions étaient inspirées par l'Église Catholique. Quels sont ceux qui ont copié ces manuscrits d'une importance inappréciable qui ont été conservés à la postérité? Les moines et les prêtres. Nous en trouvons la preuve par toute l'Europe. Et aujourd'hui les représentants de l'Église sont encore ceux qui travaillent le plus pour conserver les traditions de l'intelligence.

Et si nous nous reportons à notre Canada, après la cession, quand tous les riches, les puissants, les militaires quittèrent le pays pour suivre, au-delà des mers, le drapeau fleurdelisé, qui protégea ces 60,000 colons donnant leur allégeance à l'Angleterre, tout en conservant la mémoire de la mère-patrie? C'est le clergé. Pas un seul prêtre français n'était parti. Nos évêchés trouvèrent dans leurs rangs tous ces prêtres français, et en voyant que la croix surmontait encore leur clocher et que leurs pasteurs étaient encore dans les presbytères, ils se dirent: "Avec l'Église nous serons sauvés;" et ils furent sauvés. Et par la suite on vit un spectacle unique dans l'histoire des nations, celui des prêtres se faisant instituteurs et dont les travaux produisirent la fondation des importantes maisons d'éducation qui ont formé une grande nation.

Est-il étonnant alors que le clergé se soit joint à nous pour instruire le peuple? Non, et le contraire eût été une absurdité. Je remercie donc le clergé catholique et protestant de l'appui qu'il nous a accordé dans cette grande œuvre de l'éducation populaire. Je remercie Mgr Fabre qui m'a accordé l'appui de ses prêtres et des membres les plus éminents des ordres religieux. Je remercie le vénérable frère Arnold qui est en ce moment à mes côtés. Je remercie aussi le lord-évêque Bond, un des hommes les plus distingués et les plus admirés de cette province, qui a envoyé ici les principaux membres de son clergé pour nous aider à former un comité. Je remercie Son Honneur le maire et les autres citoyens influents de Montréal. Je me félicite d'avoir pu obtenir les services d'un directeur d'une aussi belle capacité que M. Temple.

Tout n'est pas encore parfait dans nos écoles, mais entre les imperfections, et les fautes, et les crimes, il y a une différence que seuls les gens dépourvus d'intelligence ne peuvent saisir. Ceux qui ont attaqué les écoles du soir dans la Législature de Québec ne sont pas à leur place au parlement. Je n'en dirai pas plus long là-dessus. Laissons le serpent se briser les dents sur la lime qu'il mord. La lime est faite d'acier, et les écoles du soir sont comme la lime.

Le serpent verra ses dents brisées avant que la lime ne le soit, et les insulteurs verront leurs calomnies rentrer dans leur gorge avant que les écoles du soir ne soient détruites.

Nous continuerons notre œuvre, et sous la double protection de l'Église et de l'État nous étendrons les bienfaits de l'éducation à toutes les classes de la société. Jusqu'à aujourd'hui seuls les hommes ont eu leur tour, demain les femmes auront le leur. La femme de l'ouvrier doit aussi recevoir l'instruction.

Les mesures nécessaires seront prises dans ce but.

Vous tous, Messieurs, qui avez contribué à cette grande œuvre de l'éducation, vous aurez droit à ce titre honorable de "bienfaiteurs de l'humanité."

## CHERBULIEZ — LOTI

Victor Cherbuliez, littérateur suisse, né à Genève en 1832, et fils d'un professeur d'hébreu, de la même ville, a pendant quelque temps occupé fortement l'Europe de ses romans. Tout le monde connaît *le comte Kostia*, *Roman d'une honnête femme*, *Paule Mère*, *Prosper Randocce*, *L'aventure de Ladislas Botoski*. Certains critiques ont reproché à M. Cherbuliez une grande tendance à mettre en relief des caractères un peu bizarres et se trouvant peu dans la vie réelle; d'autres se sont plaints du ton un peu maniéré de ses dialogues, de la trop grande correction de son style, et peut-être même d'une teinte de mièvrerie répandue sur tous ses ouvrages. Cela, bien que un peu exagéré, est peut-être vrai, mais je préfère un peu trop de correction, en littérature, au genre relâché et au style fortement engraisé de M. Zola. Tous les goûts sont dans la nature et on ne peut en vouloir à M. Cherbuliez d'en avoir seulement extrait tout ce qu'il peut y avoir de fin et de délicat.

Tout le monde a lu les ouvrages cités plus haut, qui ont fait fureur en leur temps et qui n'ont peut-être pour tout défaut aujourd'hui, aux yeux du public, que de n'être pas suffisamment "fin de siècle," mais je suis convaincu que tous les lecteurs de M. Cherbuliez ont mis précieusement de côté les deux ou trois volumes dans lesquels la vivacité de dialogue, la netteté et le soutenu des caractères, les sentiments fins et délicats du cœur humain sont posés le plus en relief: je veux parler de *Miss Rovel* et de *Noir et Rouge*.

M. Cherbuliez, lui aussi, est un psychologue, mais un psychologue sans le savoir, ou, du moins, un psychologue qui n'a pas pour but unique d'ahurir son public; mais sa manière de procéder fine et délicate, ses descriptions fortes et vraies, tout à la fois, des passions qu'il nous décrit, l'analyse juste et parfaite des "états d'âmes" des personnages mis en scène en font un fin analytique et un psychologue raffiné.

Voici, par exemple, *Miss Rovel*. La donnée en est fort simple: une jeune fille d'origine anglaise par sa mère, fort mal élevée d'ailleurs par cette dernière, qui, trouvant qu'une fille de 18 ans est un pesant fardeau et une grande entrave dans l'existence légère qu'elle a toujours menée, la confie un jour, à la veille d'une de ses nombreuses fugues, à son voisin de campagne, M. Raymond. Ce dernier est venu se fixer aux environs de Genève, à la campagne, afin d'y guérir dans la solitude la plaie faite à son âme par l'abandon et la trahison de la femme aimée. Inutile d'ajouter que comme tous ceux qui ont eu à souffrir ce genre de mal, il enveloppe dans une même haine et un même mépris toutes les femmes de la création.

Les premiers rapports de Raymond et de sa jeune voisine furent assez orageux. Celle-ci, montée sur son poney, venait ravager les légumes et les fruits de l'habitant de cette Thibaïde. Il s'en plaignit à Miss Rovel, mais elle lui répondit que les frasques de Meg (c'était le nom de la jeune personne) ne la regardaient point et qu'il eût à parlementer lui-même avec l'indisciplinée. Heureusement M. Raymond avait une sœur, Mlle Agathe, vouée au célibat et au bonheur de son frère qu'elle adorait, et aimant les enfants comme tous ceux



j'étais sans la moindre notion sur l'âge de ma mère; l'idée me venait jamais de me demander si elle était jeune ou vieille; ce n'est même qu'un peu plus tard que je me suis aperçu qu'elle était bien jolie. Non, en ce temps-là, c'était elle, voilà tout; autant dire une figure tout-à-fait unique que je ne songeais à comparer à aucune autre, d'où rayonnait tout ce qui était bon, y compris la foi naissante et la prière. . . . Et je voudrais pour la première apparition de cette figure bénie dans ce livre de souvenirs, la saluer avec des mots faits pour elle et comme il n'en existe pas, des mots qui à eux seuls feraient couler les larmes bienfaisantes, auraient je ne sais quelle douceur de consolation et de pardon; puis renfermeraient aussi l'espérance obstinée toujours et malgré tout d'une réunion céleste sans fin. . . . Car puisque je touche à ce mystère et à cette inconséquence de mon esprit, je vais dire ici, en passant, que ma mère est la seule au monde de qui je n'aie pas le sentiment que la mort me séparera pour jamais. Avec d'autres créatures humaines que j'ai adorées de tout mon cœur, de toute mon âme, j'ai essayé ardemment d'imaginer un *après* quelconque, un *lendemain* quelque part ailleurs, je ne sais quoi d'immatériel ne devant pas finir; mais non, rien; je n'ai pas pu. . .

“ La pensée que le visage de ma mère pourrait disparaître à mes yeux pour jamais, me révolte comme inadmissible et monstrueuse; ah! non, j'ai le sentiment qu'il y a dans ce visage quelque chose d'à part que la mort ne touchera pas. Et mon amour pour ma mère qui a été la seule atache de ma vie, d'ailleurs si affranchie de tout lien matériel, me donne confiance, à lui seul, en une indestructible chose qui serait l'âme; et il me rend encore, par instants, une sorte de dernier et d' inexplicable espoir. . . ”

N'est-ce pas vraiment une jolie page et l'auteur n'a-t-il pas merveilleusement décrit ce sentiment profond et vrai qui fait croire à tout ce qui est beau, à tout ce qui est bon, alors que l'âme humaine brisée par les luttes de la vie finit par ne plus croire à rien à force d'avoir été trompée et trahie par tout et par tous. Seule une figure reste debout: l'image de la femme bénie entre toutes qui nous herça sur ses genoux, qui essuya nos premières larmes, qui ouvrit notre cœur au seul sentiment vrai de l'amour, la mère sur le cœur de laquelle on peut toujours compter, quels que soient le jour, l'heure, ou les épreuves qui nous attendent. Pierre Loti ajoute que quelques lecteurs souriront peut-être à ces pages, Ceux-là seront bien à plaindre. Quant à tous ceux qui ont aimé leur mère, la lecture de ces pages fera certainement couler de leurs yeux les larmes bienfaisantes et revivre en eux le seul sentiment vraiment pur et profond — l'amour d'un fils pour sa mère.

Mais la page charmante et pleine de poésie entre toutes, est celle où Loti nous décrit ses jeux avec une petite amie d'enfance..... “ Je vais dire le jeu qui nous amusa le plus, Antoinette et moi, pendant ces deux délicieux étés.

“ Voici: au début on était des chenilles; on se traînait par terre péniblement, sur le ventre et les genoux, cherchant des feuilles pour manger. Puis bientôt on se figurait qu'un invincible sommeil nous engourdissait les sens et on allait se coucher dans quelque recoin sous des branches, la tête

recouverte de son tablier blanc; on était devenu des cocons, des chrysalides. Cet état durait plus ou moins longtemps et nous entrions si bien dans notre rôle d'insecte en métamorphose, qu'une oreille indiscreète eut pu saisir des phrases de ce genre, échangées entre nous sur un ton de conviction complète:

— Penses-tu que tu t'envoleras bientôt?

— Ah! je sens que cela ne sera pas long cette fois; dans mes épaules déjà ça se déplie. . . (ça naturellement c'étaient les ailes).

“ Enfin on se réveillait, on s'étirait, en prenant des poses et sans plus rien dire, comme pénétrés du grand phénomène de la transformation finale. . .

“ Puis, tout à coup, on commençait des courses folles très légères, en petits souliers minces toujours; à deux mains on tenait les coins de son tablier de bébé, qu'on agitait tout le temps en manière d'ailes; on courait, se poursuivant, se fuyant, se croisant en courbes brusques et fantasques; on allait sentir de près toutes les fleurs, imitant le continuel empressement des phalènes; et on imitait leur bourdonnement aussi en faisant “hou-ou-ou!” la bouche à demi fermée et les joues gonflées d'air. . . ”

La chrysalide est devenue depuis un brillant papillon sous la forme d'un officier de marine doublé d'un charmant littérateur doué d'une grande originalité, d'une faculté de description très puissante et d'un charme pénétrant. Tout cela est écrit simplement, comme on parle, sans efforts, sans recherche de grands mots à effets.

ALMAR.

## POESIE

### SONNET

*Dédié à Delle Alice B...*

A qui donc rêves-tu, quand perdu dans l'espace  
L'œil sonde l'horizon sans bornes devant lui?  
A coup sûr, ça n'est pas au nuage qui passe!...  
A qui donc rêves-tu, si ça n'est pas à Lui?

Après un tour de valse, où tu mets tant de grâce,  
Alors qu'au firmament les derniers feux ont lui,  
Où s'en vont tes soupirs? Est-ce au bras qui t'enlace,  
Que songent grands ouverts tes beaux yeux dans la nuit?

O toi, dont le chemin est émaillé de roses!  
Toi, que n'assombrit pas le deuil des jours moroses,  
Puisse un ciel sans nuage ensoleiller tes jours!

Si nos bois sont sans voix et nos fleurs sans arôme,  
En retour le printemps nous verse encore son baume,  
Car avec les oiseaux, tu nous reviens toujours!

P. LANCTOT.

Laprairie, novembre 1890.

# CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,  
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

Téléphone Bell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREAU, - - -

EDITEUR.

## AU PUBLIC

Avec ce numéro notre REVUE entre dans sa deuxième année d'existence, et nous pouvons dire avec un légitime orgueil que sa publication a été un véritable succès.

Succès d'abonnés et de lecteurs, car, un grand nombre d'abonnés ont répondu à notre appel et plusieurs milliers de lecteurs ont eu le journal dans les mains.

Succès d'argent aussi, puisque, fait sans précédent dans les annales du journalisme canadien-français, la première année se solde par un joli bénéfice.

Cette réussite, si complète et si inespérée, nous la devons, tout d'abord à nos dévoués collaborateurs. Avec leur talent si souple et si varié, ils ont traité les questions les plus importantes et les plus intéressantes du moment, disant en toute franchise, sans s'inquiéter des résultats, ce qui leur paraissait le plus vrai et le meilleur soit sur les asiles d'aliénés, soit sur l'éducation, soit sur l'art, soit sur la littérature, soit sur la musique.

Mais c'est surtout au public que nous devons cette réussite, à ce public intelligent qui a compris de suite le but et la portée de la REVUE. Voyant que nous étions décidés à parler librement, en toute sincérité, et à mettre en pleine lumière des idées et des sentiments depuis longtemps partagés par le plus grand nombre, mais que personne n'avait encore osé exprimer hautement, le public est venu à nous et nous a soutenu, soit par ses abonnements, soit par ses conseils et ses encouragements.

Mais le succès de la REVUE, s'il nous rend fier et heureux, nous rend aussi fort perplexe, car il nous crée de nouvelles obligations et de nouveaux devoirs.

Il ne nous suffit plus, en effet, de faire aussi bien que par le passé, il nous faut faire encore mieux pour répondre dignement à la confiance et à l'intérêt qui nous ont été si largement prodigués.

Nous espérons ne pas faillir à cette tâche, et c'est pour essayer de l'accomplir que nous allons faire certaines modifications et certains changements.

La REVUE s'appellera désormais CANADA-REVUE ; pour éviter la fausse idée que ferait naître l'ancien titre CANADA ARTISTIQUE.

Le CANADA REVUE fera une grande part dans ses colonnes aux questions politiques, et traitera au long les questions municipales, de jour en jour plus importantes dans notre ville. La critique littéraire y sera continuée, comme elle a été si brillamment inaugurée par les articles sur Pierre Loti, et sur le Père Didon. Les beaux-arts, la musique, le mouvement dramatique en France, auront toujours leurs grandes entrées au CANADA-REVUE.

Notre but, nous l'avons souvent répété, est de rendre notre publication, sinon d'une valeur égale à celle des revues semblables qui se publient en Europe, mais tout au moins pouvant dignement supporter la comparaison avec les meilleures du pays.

Ce but nous croyons bien l'avoir atteint et notre croyance s'appuie sur les paroles élogieuses dont l'hon. Secrétaire Provincial s'est tout dernièrement servi en Chambre en parlant du CANADA ARTISTIQUE.

A. FILIATREAU.

## CALIXA LAVALLEE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort de notre éminent compatriote, Calixa Lavallée, arrivée à Boston jeudi soir. M. Lavallée laisse pour déplorer sa perte une femme et un enfant âgé de 11 ans. Le chœur Mendelssohn a donné un concert vendredi soir au bénéfice de notre compatriote. Merci à eux. Les Canadiens organisent en ce moment un autre concert dans le but de pourvoir à l'éducation de l'enfant de M. Lavallée.

Espérons que tous les Canadiens s'empresseront d'y assister, et ne se laisseront pas distancer par nos compatriotes d'origine anglaise qui ont bondé la salle du Queen's Hall. La date du concert sera annoncée dans les journaux quotidiens à bref délai.

Léo Délibes, le fameux compositeur français, est mort la semaine dernière à Paris, à l'âge de 54 ans. Il était né en 1836 à Saint-Germain du Val (Sarthe). Il était l'élève d'Adolphe Adam, l'auteur de *Si j'étais roi*. Il laisse trois opéras manuscrits.

Une troupe française d'Opéra donne des représentations à la Nouvelle Orléans. *Robert-le-Diable*, *La Juive*, *Rigoletto*, *La Mascotte* ont déjà été joués, et l'impression a été très bonne. Tous les artistes sont à la hauteur de leurs rôles et le public est très content. La saison promet d'être fructueuse.

## BIOGRAPHIES

## H. C. ST PIERRE

“ St Pierre, disait un écrivain français, est le Lachaud du barreau canadien. Sa mâle éloquence, servie par un organe magnifique, fait les délices des gens de robe, embrouille les jurés et enthousiasme les auditeurs.

“ Jamais, en ce pays, aucun avocat n'a excellé au même degré que lui dans l'art de convaincre les juges, les jurés les plus prévenus, et de leur faire prendre au besoin des vessies pour des lanternes.”

Ces éloges aussi justes que mérités peignent bien l'éminent criminaliste qui fait honneur à sa race, et je ne trouve absolument rien à ajouter sous ce rapport. Aussi n'est-ce pas l'avocat que je viens présenter aux lecteurs du CANADA REVUE, c'est le chanteur.

Henri-Césaire St Pierre naquit à Ste Madeleine de Rigaud, le 13 de septembre 1844. Deux ans plus tard, il perdit son père, et sa mère alla demeurer à l'isle Bizard, où, comme on le verra dans quelques instants, le jeune St Pierre devait débiter comme chanteur. Le curé de la paroisse s'étant aperçu que cet enfant possédait une superbe voix de contralto le fit un jour venir au presbytère et lui demanda s'il aimerait à chanter à la messe de minuit. “ Je veux bien, M. le curé, répondit l'enfant. Tu n'auras pas peur? — Oh! non, M. le curé.” Il n'eut pas peur en effet, quoiqu'il eût à peine sept ans, et il chanta de sa voix fraîche et sympathique tous les cantiques de Noël avec tant d'aplomb qu'il émerveilla tout le monde.

A neuf ans, il occupa pendant quelque temps la haute fonction de maître-chantre de la paroisse, et c'est là qu'il gagna son premier argent. C'était en 1853; le choléra venait de faire un grand nombre de victimes à l'île Bizard, et la frayeur était telle que personne n'osait entrer dans l'église; les chantres étaient introuvables. Seul, dans le temple avec le curé, le jeune St Pierre chantait tous les services qui se présentaient et s'en allait aussitôt porter à sa bonne mère les cinquante centins qu'on lui donnait.

En 1855 il entra au collège de Montreal. Frappé du charme et de la beauté de sa voix, M. Eugène Beaubien se mit à lui donner des leçons de chant et de solfège, pendant que le professeur Maffrey lui enseignait à jouer du piano. Peu de temps après il chanta son premier solo à l'église Notre-Dame, et il rapporta, grâce à des circonstances tout-à-fait exceptionnelles, un énorme succès d'émotion. Après la messe les messieurs de la maison ne tarisaient pas d'éloges. Quelle jolie voix! disait l'un. — “ Quel beau tempérament, reprenait un autre: avez-vous remarqué avec quel sentiment il a chanté cet *Et vitam venturi seculi*. Il avait des larmes dans la voix! Cet enfant ira loin.” — Des larmes dans la voix, il en avait, c'est vrai, mais nous sommes forcés d'avouer qu'il en avait encore plus dans les yeux. Dès le commencement de son solo, le jeune virtuose avait reçu sur les doigts un de ces formidables coups d'archet dont le père Barbarin était si prodigue, et c'est en pleurant qu'il avait chanté sa foi à la vie future.

En 1867, deux ans après son retour des Etats-Unis où il

était allé, comme on le sait, combattre les sudistes; pendant la guerre de sécession, M. St Pierre, se rendant aux pressantes sollicitations de M. A. J. Boucher, entra comme basse soliste au chœur du Gesù dont il fait encore partie.

Depuis cette époque, M. St Pierre a figuré dans presque tous nos concerts. Grand, admirablement proportionné, œil vif et pénétrant, figure mâle et imposante, maintien noble et distingué, affable et courtois avec tout le monde, il a tout ce qu'il faut pour empoigner les masses; et depuis vingt ans il a toujours été l'enfant gâté du public. Doué d'une superbe voix de basse au timbre chaud, sympathique et sonore, il a remporté partout, tant au salon qu'à l'église et au concert des succès brillants qui font de lui plus qu'un amateur ordinaire.

Un de ses plus grands triomphes a été sans contredit son interprétation du rôle de *Sulpice* dans “ La Fille du régiment de Donizetti,” exécutée par le chœur du Gesù sous la direction de M. A. J. Boucher le 25 avril 1882.

Voici à ce propos ce que disait le *Journal Musical*:

“ M. H. C. St Pierre, a parfaitement interprété le rôle important “ de *Sulpice*. Sa voix magnifique et sa diction nette et intelligente ont “ été grandement admirées.”

Le 1er de février 1888, l'*Echo Musical* de Montréal, donnant le compte-rendu du concert annuel de M. Charles Labelle, publiait ce qui suit:

“ A entendre ce soir-là M. H. C. St Pierre, on ne se serait pas douté “ qu'il avait plaidé toute la journée. Sa voix était aussi chaude, aussi “ sonore, aussi vibrante que d'habitude. Il a mis toute son âme “ à rendre “ La Toussaint,” cette délicieuse aspiration patrioti- “ que de Lacome, et son cœur français a fait résonner le mot pro- “ phétique: “ Espérance!” Admirateur passionné de Gounod, M. “ St Pierre en interprète les mélodies avec un soin et un sentiment “ exquis; c'est dire le grand succès qu'il a obtenu dans “ Le Vallon,” “ qu'il a détaillé en musicien consommé. M. St Pierre ne nous en “ voudra certainement pas si nous associons aux *bravos* qui lui ont été “ prodigués la gracieuse et élégante personne qui l'a accompagné avec “ tant de *maestria*.” Madame St Pierre accompagne presque tou- “ jours son mari au piano, et cette tâche toujours si ingrate et si difficile; elle s'en acquitte avec une habileté et un talent indiscutables.

M. St Pierre a occupé et occupe encore aujourd'hui des positions importantes dans la plupart de nos associations musicales. Après le concours des fanfares qui eut lieu à Montréal en 1878, il fut nommé président honoraire de la Musique de la Cité qui, sous la direction de M. Ernest Lavigne, venait de remporter le premier prix. En 1884, le chœur du Gesù le choisit comme président et lui conféra le même honneur tous les ans depuis cette date. Il est aussi le président de la “ Société Philharmonique Canadienne,” depuis sa formation.

Ce que M. St Pierre est au barreau, il aurait pu l'être comme chanteur si ses études avaient été dirigées de ce côté. Le fameux baryton Maugé que tous les *dilettanti* se rappellent sans doute lui disait un jour après l'avoir entendu chanter au Gesù: “ Mon ami, vous avez manqué votre vocation, vous étiez né pour le théâtre et pour l'opéra.”

M. St Pierre n'est pas seulement un chanteur de mérite mais il possède aussi un joli talent de dessinateur. Hébert, notre fameux sculpteur, lui a souvent dit: Mon cher

Pierre, vous auriez dû vous livrer à la peinture et à la sculpture. L'abbé Chabert, dont il avait un jour esquissé le portrait en écoutant ses explications à son bureau, ne finissait pas de s'extasier sur sa prodigieuse habileté à manier le crayon.

M. St Pierre avait donc en lui tout ce qu'il faut pour faire un artiste et peu s'en fallut en effet qu'il ne le devint tout à fait, ainsi qu'on va le voir par l'anecdote suivante racontée par un écrivain de talent de Montréal, M. Léon Faméclart :

"En 1867, M. H. C. St Pierre, qui était alors étudiant en droit et employé chez MM. Cartier, Pominville et Bétournay, demeurait dans une maison de la rue St. Gabriel. Un hôtel sisen face de sa demeure avait l'honneur d'abriter fréquemment des artistes lyriques en tournée. Or, un beau jour, tandis que notre futur avocat se livrait à des exercices de vocalises, en entendit gratter discrètement à son huis.— "Tournez la bobinette, s'écria-t-il joyeusement, la chevillette *cherra* et la porte s'ouvrira."

"Un homme entra. Il était grand, beau et garni de fourrures. C'était le démon tentateur.—"Je suis *impresario*, dit-il : Je vous ai entendu chanter votre organe m'a plu. Vous avez des notes superbes, vous maniez votre voix avec facilité. Mes félicitations.

Il me serait agréable de vous compter au nombre de mes artistes. Venez avec moi ; vous toucherez cinquante piastres par semaine !"

Il y avait de quoi tenter l'étudiant en droit le plus sérieux, et M. St Pierre fut tenté. Toutefois, avant de prendre une décision, il voulut consulter son patron, M. Pominville. Ce dernier lui conseilla de rester fidèle à Thémis.

Il suivit ce conseil, et il fit bien, car notre ami est *essentiellement* avocat, comme le disait si bien l'honorable M. Laurier.

C'est par ce mot que nous terminerons cette courte esquisse biographique. Madame St Pierre racontait un jour tout ce que l'on vient de lire à l'honorable chef de l'opposition. "Madame, lui répondit ce dernier, en dépit de tout ce que vous venez de me dire, et malgré les éminentes qualités artistiques que je me plais à reconnaître chez votre mari, laissez-moi vous affirmer qu'il est *essentiellement* avocat, et surtout avocat criminaliste."

CHIS LABELLE.

## CHOSSES ET AUTRES

Je suis sûr que les abonnés du CANADA-ARTISTIQUE sont, comme moi, des lecteurs assidus de Lusignan, le brillant chroniqueur qui, toujours fidèle aux anciennes amours, favorise, par intermittences, la *Patrie* de sa prose de maître, et quelquefois même, histoire *d'épater le bourgeois*, de strophes poétiques qui ne sont pas si mal tournées, ma foi.

J'aime cette plume correcte et originale, trempée dans l'atticisme pur, et qui semble se promener sur le papier avec l'allure pleine de crânerie des mousquetaires d'autrefois, flamberge au vent et le poing sur la hanche.

Quel que soit ce que Lusignan écrive, il peut être certain que je le lis jusqu'au bout, même quand ses paradoxes m'agacent.

Or sa chronique du 17 courant n'a pas fait exception à la règle ; je l'ai lue tout entière, et avec une telle attention que j'y ai trouvé matière à une légère rectification.

Voilà un préambule bien inutile, me dièz-vous, pour une légère rectification.

J'en conviens ; mais il y a longtemps que je désirais rendre hommage au talent supérieur de mon confrère ; et j'ai saisi l'occasion par les cheveux.

Voyons maintenant cette rectification :

Relevant avec à propos les ridicules hableries d'un farceur qui, dans un concert, à Fall River, a prétendu avoir chanté le *Drapeau de Carillon*, en 1874, à Québec, ayant à ses côtés Crémazie, l'auteur des paroles, et Sabatier l'auteur de la musique, Lusignan s'esclaffe au nez du monsieur, en rappelant que Crémazie a quitté le Canada en 1862 pour ne plus revenir, et que le pauvre Sabatier est mort en 1865... pour ne plus revenir non plus.

Jusqu'à là c'est parfait, mais voici où cela se gâte.

Lusignan ajoute :

"A propos du *Drapeau de Carillon*, Sulte m'apprend que Dessane en avait d'abord fait la musique. Sabatier la trouva fort jolie, mais non appropriée au sujet, et il improvisa l'air que nous savons tous. Crémazie fit pour l'air de Dessane une autre chanson :

"Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,

"Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps."

Eh bien, pour une fois, Sulte s'est trompé.

Le chant *Pauvre soldat* fait partie de la pièce que Crémazie composa à l'occasion de l'arrivée, dans le port de Québec, de la corvette *La Capricieuse*, le premier vaisseau de guerre français qu'on ait vu dans les eaux du Saint-Laurent après la conquête.

Il est, par conséquent, antérieur de plus de trois ans au *Drapeau de Carillon*, qui fut publié pour la première fois, dans le *Journal de Québec*, le 2 janvier 1858.

Donc *Pauvre soldat* n'a pu être écrit pour s'adapter à de la musique composée pour le *Drapeau de Carillon*.

Il se chantait, il est vrai, sur un air de Dessane ; mais cet air n'était aucunement celui que le savant organiste essaya plus tard pour les strophes devenues depuis si populaires.

Cette dernière inspiration fut malheureuse.

Après avoir été mise de côté par Crémazie, elle fut publiée plus tard hargneusement accolée à des couplets de Blain de Saint-Aubin, dont voici le premier.

C'est une mère qui parle à son fils enrôlé volontaire, lors de la fameuse affaire du *Trent* :

L'Américain, dans sa folle arrogance,

A dit un jour : Prenons le Canada !

Il oubliait que des fils de la France

Le noble sang toujours lui résista.

De Châteauguay la phalange immortelle

Dans ses tombeaux frémit d'un noble émoi ;

Va, mon enfant, vole où l'honneur l'appelle :

Ta mère ici priera le ciel pour toi !

Cette musique n'était pas mauvaise ; elle méritait vraiment un meilleur sort.

Si j'ai cru devoir relever cette légère inexactitude de détail, c'est que les deux poèmes de Crémazie dont il est ici question appartiennent à l'histoire.

Ils appartiennent à l'histoire non seulement par le sujet traité, mais encore par leur valeur intrinsèque, relativement à l'époque où ils virent le jour.

Ce sont deux des premières œuvres d'un mérite littéraire réel que notre Canada ait produit.

Du reste, reprendre Sulte sur un point historique ou chronologique, ce n'est pas une chose à négliger, quand on en trouve l'occasion.

C'est comme de découvrir une frute de français chez Lusignan.

Si la chose m'arrivait, je succomberais certainement à la tentation de m'en vanter

\* \* \*

J'ai sous les yeux le numéro christmas du *Dominion Illustrated*.

Est-ce bien remarquable ?

Ma foi, non.

A part le supplément, c'est du rabâchage.

Le supplément, par exemple, je l'ai trouvé délicieux.

C'est un monologue humoristique de William McLennan, le distingué traducteur de nos vieilles chansons populaires — illustré par un jeune dessinateur, M. Patterson.

C'est intitulé *Rosalie*; et texte et crayon sont de la plus ébouriffante originalité.

Tout le monde connaît depuis longtemps le fin lettré, le brillant érudit, l'Athénien historien et poète qui a nom William McLennan; mais son collaborateur en cette circonstance se révèle, je crois, pour la première fois au public.

Eh bien, je suis heureux de saluer en lui un talent de premier ordre, sachant allier deux qualités bien rares chez les artistes dessinateurs: la fougue de la verve avec la correction du style.

Vite, vite, à Paris, jeune homme: la gloire et la fortune vous y attendent !

Hélas! si l'on fait exception pour cette charmante fantaisie, ce numéro du *Dominion Illustrated* est loin de remplacer le *Christmas Star*, qui, pour une raison ou pour une autre, nous, a fait défaut cet hiver.

Le *Christmas Star*, c'était le triomphe de Julien; et tous les ans, la marche progressive de son talent s'y affirmait par des bonds prodigieux.

J'attendais le numéro de cette année avec encore plus d'impatience que d'habitude, car — confesserai-je cet acte d'indiscrétion? — j'avais découvert, dans certains tiroirs, nombre de croquis qui me portent à croire que, si nous n'avons pas eu notre *Christmas Star* à Noël, ce n'a pas été par la faute du dessinateur.

Et des croquis comme seul Julien sait en faire.

Des choses exquises.

De petits chefs-d'œuvre de goût, de fraîcheur et d'élégance.

Ce qui caractérise ce talent-là, c'est la distinction.

Point de vulgarités.

Dans la caricature même, Julien ne s'abaisse jamais.

La moindre de ses fantaisies porte un cachet de *comme il faut* qui, si peu perceptible qu'il soit, suffit pour marquer d'une empreinte poétique les sujets les plus ordinaires comme les types les plus pot-au-feu.

Rappelez-vous les dessins comiques qu'il jetait, en quelques coups de crayon, aux petits journaux humoristiques de ces dernières années; vous y trouvez toujours cette ligne

pure et franche, ce brio plein de finesse et d'expression, qui idéalisent chaque personnage, même sous les exagérations caractéristiques de la charge.

Je ne connais point de caricaturiste qui vaille Julien sous ce rapport.

Sans compter que, pour poser une tête ou croquer une binette à main levée, il serait assez difficile de lui trouver son maître.

Combien de bons artistes ne s'en tiendraient-ils pas là ?

Pour Julien, cependant, ce genre de travail n'est qu'un passe-temps.

Ce qu'il aime avant tout, c'est la composition sérieuse le sujet pittoresque ou dramatique, où la pensée éclate éloquente et lumineuse sous la pointe du crayon.

Et c'est là qu'est son grand succès.

Tenez, feuillotez avec moi ces cartons :

Voyez ce type mâle et puissant si vigoureusement cambré, cette figure vaporeuse, ailée, flottante comme une vision de rêve, cet essaim de petits amours si gracieux de poses et de contours, ce groupe si bien distribué et si frappant de mouvement et de vie, ce paysage, cette marine si lestement enlevés, ces bottes de fleurs si fraîches et si délicatement éparpillées, ces chevaux vrais comme ceux de Detaille, ces oiseaux frileux et légers comme ceux de Giacomelli !

Julien est né grand artiste, Messieurs.

Il a déjà sa manière à lui, n'est-ce pas ?

Vous reconnaissez son trait du premier coup d'œil.

Eh bien, qu'un bon vent le conduise un jour en Europe, et ce brave garçon, qui est aussi modeste qu'il a de génie, nous donnera de ses nouvelles, soyez-en bien certains.

C'est encore là une de ces choses que je désirais dire depuis longtemps.

C'est fait.

LOUIS FRÉCHETTE.

La dernière étoile du café concert à Paris est Melle. Guilbert. Elle est la plus grande attraction du concert parisien avec sa nouvelle chanson *Fin de Siècle*.

La *Rédemption* de Gounod a été exécutée à Rochester, en décembre dernier. L'orchestre se composait de 35 musiciens, le chœur de 300 choristes. Le succès de l'œuvre et des exécutants a été très grand.

Mme Albani, dit le *Times* de Londres, n'avait pas depuis longtemps chanté Elsa de *Lohengrin* avec autant de perfection. La conception et l'exécution de ce rôle par Mme Albani touchent à l'idéal. La diva était complètement en voix, et ses notes élevées aussi claires et aussi pures qu'à ses débuts.

La musique nationale de Hongrie est très ancienne et d'un caractère tout particulier. Les Hongrois ont des chants nationaux, des airs de danse d'un style bien personnel. Les gypsies sont des musiciens remarquables, qui voyagent par bandes, et qui se servent surtout des violons et des cymbales.

HORS DU CANADA

## BENVENUTO — OCTAVE FEUILLET

PARIS, le 30 Décembre, 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

L'Opéra-Comique a, dernièrement, donné la première représentation de *Benvenuto*, drame lyrique en quatre actes et six tableaux, paroles de M. Hirsch, musique de M. Eugène Diaz.

Depuis 1873, date de la *Coupe du roi de Thulé*, qui fut représenté avec un certain succès, M. Eugène Diaz n'avait pas fait jouer d'œuvre nouvelle. Ce n'est pas que *Benvenuto* ne fut terminé depuis plusieurs années, mais l'auteur n'avait pu surmonter les obstacles si divers et si nombreux qui s'opposent à la représentation d'un opéra nouveau. Sa partition était restée dans ses tiroirs, et aujourd'hui qu'elle a enfin affronté le feu de la rampe, elle vous apparaît une œuvre dont l'inexpérience, ainsi que d'ailleurs la facilité mélodique, semblent parfois trahir un jeune artiste, qui cherche encore sa voie.

La nouvelle partition de M. Diaz prouve chez son auteur une grande habitude et une profonde affection des anciennes formules musicales italiennes.

Il ne faut pas reprocher à M. Diaz d'être mélodiste et d'attacher plus de prix à l'idée harmonique et instrumentale ; je ne suis pas de ces intransigeants, qui estiment qu'il n'y a pas de salut hors du système de Wagner ; j'admets fort bien l'air dans l'opéra, comme j'admets le monologue dans la comédie ; mais encore faut-il que le morceau n'arrête pas l'action, et que la coupe musicale des scènes ne vienne pas entraver la marche du drame.

M. Eugène Diaz serait très capable d'écrire un ouvrage dans un style plus moderne, à en juger par le soin avec lequel il recherche l'accent vrai dans les récitatifs ; il sait donner à ses personnages l'expression juste qui traduit fidèlement leur sentiment ; il a le tempérament dramatique ; mais il tourne le dos avec trop d'obstination au mouvement qui s'est produit dans l'art musical depuis vingt-cinq ans.

On ne peut plus passionner la foule avec des effets de chanteur, avec des formules à la Donizetti et à la Verdi — je parle du Verdi du *Trovatore* et de la *Traviata*. Le style que M. Diaz a adopté pour son dernier ouvrage n'a plus cours : l'oreille s'est faite à des phrases moins faciles, à des harmonies moins simples, à une instrumentation moins primitive.

Il y a en ce musicien une nature extrêmement artiste ; il a le don de la mélodie, parfois un peu banale, mais le plus souvent expressive.

Plusieurs pages de *Benvenuto* doivent être louées. Le motif qui revient plusieurs fois dans l'opéra, sur un rythme à douze-huit, et qui acquiert une belle sonorité dans le grand ensemble du second tableau, la scène du combat, d'un caractère très scénique ; l'invocation à Venus, malgré le passage où se font entendre des quintes et des octaves de suite ; le duo de Delphe et de Montsolm, au quatrième acte, d'une émotion très sincère.

Sans condamner absolument la partition nouvelle de M. Diaz parce qu'elle est conçue dans l'ancienne forme italienne, il est cependant bon de lui signaler la pente fatale sur laquelle il se plaît à marcher. Ce n'est pas dans le passé qu'un artiste d'un réel talent comme lui doit chercher ses formules et ses procédés ; il doit profiter des découvertes faites par les pionniers de la musique, et ne pas s'obstiner à rester stationnaire.

Depuis des années la science musicale s'est transformée, a énormément progressé ; il faut suivre ces transformations et ces progrès auxquels le public de nos jours est tout entier conquis.

Il ne faut pas, et c'est un conseil d'ami que nous donnons à M. Diaz, rester à cinquante ans ce qu'on était à vingt-cinq. " Il faut, comme le disait Bizet, marcher, marcher toujours."

L'interprétation de *Benvenuto* est tout à fait supérieure ; l'orchestre comme d'habitude a marché avec un ensemble parfait.

\* \*

Il est peu de pièces plus connues, plus de fois présentées, plus goûtées que cette spirituelle comédie : *Les Jurons de Cadillac*. Une fantaisie de Coquelin aîné lui a valu l'honneur de passer à la Comédie-Française ; ça a été une égale bonne fortune pour les spectateurs et pour le comédien. Coquelin s'est approprié le rôle de Cadillac de telle sorte que c'est comme une création. Il le joue en habit de marin, et c'est une merveille de pittoresque, de verve et de sensibilité, ma foi ! quand le terrible jureur Cadillac devient sensible. Coquelin a été admirablement secondé par Madame Pierson, très fine et très jolie dans le rôle de la comtesse.

\* \*

Verdi, l'illustre compositeur de tant d'opéras tristes et tragiques : *Le Trouvère*, *Don Carlos*, *Ernani*, *La Traviata*, *Aida*, *Othello*, etc., veut, à son tour, s'essayer dans le gai, dans le comique. Après avoir si longtemps ignoré le rire il veut maintenant faire rire avec lui ses auditeurs.

Cette nouvelles manière du maître si fécond se fera voir dans le nouvel opéra qu'il a presque terminé, et dont le héros est Falstaff. Ce joyeux compère, ce type du bon vivant que le génie de Shakespeare a immortalisé, est bien fait pour inspirer la verve comique, et Verdi, s'il cède à son inspiration si souvent heureuse, nous donnera certainement une œuvre remarquable.

Il paraît que, depuis déjà longtemps, Verdi avait confié à plusieurs de ses amis son désir, de jour en jour plus vif, d'écrire un opéra comique. Il en avait été empêché par la difficulté de trouver un sujet qui lui convint.

Se trouvant à Milan dans l'été de 1889, il s'y rencontra avec Boito, et lui parla de son projet, en se plaignant à lui de ne pouvoir trouver un sujet.

Boito lui indiqua Falstaff et fit mieux encore, car, quelques jours après, il apportait à Verdi le scénario de "*Falstaff*." Il s'était servi des divers drames et comédies de Shakespeare dans lequel apparaît le gros vivreur.

Ce sujet convint beaucoup à Verdi et il se mit bientôt à l'œuvre, et aujourd'hui son opéra est terminé.

*Fatstaff* est un opéra-comique en trois actes et cinq tableaux ; les personnages y sont nombreux et plusieurs rôles ont une grande importance. Il n'y a pas encore de date pour l'apparition de cette œuvre, qui, d'après des personnes bien renseignées, sera bien véritablement un opéra comique.

\* \*

Octave Feuillet, qui vient de mourir, a tenu une place importante dans cette dernière moitié du siècle comme romancier et auteur dramatique.

Pendant longtemps, celui qu'on avait surnommé non sans raison : *le Musset des familles*, fut en grande vogue, surtout parmi les femmes, tant comme romancier que comme auteur dramatique. Depuis quelques années, sa vogue avait bien diminué ; la faute en est tout entière à lui qui ne se sentant pas vieillir, ou plutôt ne voulant pas vieillir, continuait à écrire au grand détriment de sa renommée.

Octave Feuillet naquit à Saint-Luc, le 11 août 1821. Il débuta dans la vie littéraire par une nouvelle : le "Grand Vieillard," qui date de 1845. Il fut vite remarqué, et marcha si rapidement de succès en succès qu'en 1852, en remplacement M. Eugène Scribe, il fut nommé de l'Académie Française à un âge où tant d'auteurs commencent à peine à se faire un nom. Ses œuvres ont été souvent vivement malmenées par la critique, mais son public n'en tenait pas compte et conservait son engolement pour un auteur ayant eu la grande habileté de persuader à ses lecteurs que c'était en les prenant pour modèles qu'il faisait agir ces nombreux personnages toujours distingués, toujours riches et puissants, toujours parés des plus belles qualités.

Parmi les nombreuses pièces d'Octave Feuillet nous citons : "Echec et Mat," "Palma," "La Vieillesse de Richelieu," "La Crise," "Le Village," "Dalila," "Le Roman d'un jeune homme pauvre," "Tentation," "Rédemption," "Montjoie," "Cas de Conscience," "Le Sphinx," "Un Roman Parisien," "Chamillac," et "Julie."

De toutes ces pièces, le *Roman d'un jeune homme pauvre* est celle dont la popularité a été la plus grande et celle qu'on a joué le plus souvent en France et aussi à l'étranger.

MARCEL B....

#### NOS INDUSTRIES

### LES PIANOS CANADIENS

Une des grandes causes de la prospérité d'un peuple est l'établissement des manufactures qui donnent du travail, et répandent l'argent dans un rayon plus ou moins grand, selon l'importance des fabriques et des usines.

Jusqu'à présent la province de Québec a toujours été forcée de payer tribut, soit aux États-Unis, soit à la province-sœur d'Ontario, lorsqu'il s'est agi d'acheter un piano. Quelques tentatives ont bien été faites dans le passé pour fonder une fabrique de ce genre à Montréal, mais pour une cause ou une autre, ces tentatives ont toujours abouti à des liquidations désastreuses pour les capitalistes qui y ont jeté leur argent, et pour tous ceux qui ont mis la main à l'œuvre.

L'absence des capitaux énormes que demande cette exploitation, l'inexpérience des administrateurs ont été probablement les deux principales causes de l'insuccès de tous ceux qui ont fait ces tentatives. Peut-être aussi le préjugé, encore inexplicable, qui existe dans le pays à l'endroit des produits canadiens, quels qu'ils soient, est-elle un peu cause de cet insuccès.

Quoiqu'il en soit, il est temps de faire disparaître ces préjugés, et le meilleur moyen d'y arriver est d'encourager nos industries nationales.

Il y aura bientôt deux ans une manufacture de pianos a été établie dans la florissante municipalité de Sainte-Thérèse de Blainville. L'outillage le plus perfectionné a été acheté, les meilleurs matériaux de toute sorte ont été entassés dans de grands entrepôts, et la manufacture des pianos canadiens est devenue un fait accompli. Tout cela est dû à l'esprit d'entreprise et d'initiative d'un homme riche, aux idées larges, qui n'a rien épargné pour fonder son établissement sur des bases solides.

Nous avons nommé Thos. F. G. Foisy.

Après avoir engagé les meilleurs ouvriers qu'il a pu se procurer en Europe et aux États-Unis, cet industriel a fabriqué un piano canadien qui l'emporte de beaucoup sur ses concurrents, et qui en a plus l'avantage de coûter moins cher. Les droits énormes que les pianos importés paient au gouvernement oblige les marchands de pianos à vendre un instrument fabriqué à l'étranger presque le double du prix d'un piano canadien.

Cette manufacture de pianos étant la seule du genre dans la province, il est du devoir de tous les bons patriotes, qui ont à cœur l'avancement de notre peuple, qui tiennent à garder l'argent dans le pays, d'acheter les produits canadiens. Aussi lorsqu'il se présente une occasion d'encourager l'un des nôtres, dans des conditions exceptionnellement bonnes pour l'acheteur, devrait-on s'empresse de profiter de l'occasion, et par là même travailler à détruire ce préjugé dont nous avons parlé plus haut.

Plusieurs de nos grandes maisons d'éducation ont déjà acheté des pianos canadiens fabriqués par la maison Foisy, et toutes en sont parfaitement satisfaites, ainsi qu'il appert par des témoignages irrécusables que nous mettrons plus tard sous les yeux de nos lecteurs.

M. Foisy invite cordialement tous ses compatriotes à visiter ses grands magasins situés sur la rue St. Laurent, à Montréal, ainsi que sa manufacture de Sainte-Thérèse, et il se fera un plaisir de leur montrer que dans la province de Québec on peut faire un piano tout aussi bon, tout aussi beau et avec les derniers perfectionnements que les meilleurs instruments de l'étranger.

Sarah Bernhardt jouera à New-York le 5 février prochain au Garden Theatre. La pièce d'ouverture sera "La Tosca." Elle doit aussi donner "Cléopâtre" et "Théodora." Il est peu probable qu'elle vienne à Montréal, parce qu'elle doit s'embarquer au mois d'avril pour l'Australie.

NOUVELLES

## L'ATTAQUE DU MOULIN

I

Le moulin du père Merlier, par cette belle soirée d'été était en grande fête. Dans la cour, on avait mis trois tables placées bout à bout, et qui attendaient les convives. Tout le pays savait qu'on devait fiancer, ce jour-là, la fille Merlier, Française, avec Dominique, un garçon qu'on accusait de faiméantise, mais que les femmes, à trois lieues à la ronde, regardaient avec des yeux luisants, tant il avait bon air.

Ce moulin du père Merlier était une vraie gaieté. Il se trouvait juste au milieu de Rocreuse, à l'endroit où la grande route fait un coude. Le village n'a qu'une rue, deux files de masures, une file à chaque bord de la route; mais là, au coude, des prés s'éclaircissent; de grands arbres, qui suivent le cours de la Morelle, couvrent le fond de la vallée d'ombrages magnifiques. Il n'y a pas, dans toute la Lorraine, un coin de nature plus adorable. À droite et à gauche, des bois épais, des futaies séculaires montent des pentes douces, emplissent l'horizon d'une mer de verdure; tandis que, vers le midi, la plaine s'étend, d'une fertilité merveilleuse, déroulant à l'infini des pièces de terre coupées de haies vives. Mais ce qui fait surtout le charme de Rocreuse, c'est la fraîcheur de ce trou de verdure, aux journées les plus chaudes de juillet et d'août. La Morelle descend des bois de Gagny, et il semble qu'elle prenne le froid des feuillages sous lesquels elle coule pendant des lieues; elle apporte les bruits murmurants, l'ombre glacée et recueillie des forêts. Et elle n'est point la seule fraîcheur; toutes sortes d'eaux courantes chantent sous les bois; à chaque pas des sources jaillissent; on sent, lorsqu'on suit les étroits sentiers, comme des lacs souterrains qui percent sous la mousse et profitent des moindres fentes, au pied des arbres, entre les roches, pour s'épancher en fontaines cristallines. Les voix chuchotantes de ces ruisseaux s'élèvent si nombreuses et si hautes qu'elles couvrent le chant des bouvreuils. On se croirait dans quelque parc enchanté, avec des cascades tombant de toutes parts.

En bas, les prairies sont trempées. Des marronniers gigantesques font des ombres noires. Au bord des prés, de longs rideaux de peupliers alignent leurs tentures bruisantes. Il y a deux avenues d'énormes platanes qui montent, à travers champs, vers l'ancien château de Gagny, aujourd'hui en ruines. Dans cette terre continuellement arrosée, les herbes grandissent démesurément. C'est comme un fond de parterre entre les deux côtes boisées, mais de parterre naturel, dont les prairies sont les pelouses, et dont les arbres géants dessinent les colossales corbeilles. Quand le soleil, à midi, tombe daplomb, les ombres bleuisent, les herbes allumées dorment dans la chaleur, tandis qu'un frisson glace passe sous les feuillages.

Et c'était là que le moulin du père Merlier égayait de son tic-tac un coin de verdure folle. La bâtisse, faite de plâtre et de planches, semblait vieille comme le monde. Elle trempait à moitié dans la Morelle, qui arrondit à cet endroit un clair bassin. Une échue était menagée, la chute tombait de quelques mètres sur la roue du moulin, qui craquait en tournant, avec la toux asthmatique d'une fidèle servante vieillie dans la maison. Quand on conseillait au père Merlier de la changer, il hochait la tête en disant qu'une jeune roue serait plus paresseuse et ne connaîtrait pas si bien le travail; et il recommandait l'ancienne avec tout ce qui lui tombait sous la main, des douves de tonneau, des ferrures rouillées, du zinc, du plomb. La roue en paraissait plus gaie, avec son profil de venu étrange, tout éparpillée d'herbes et de mousses. Lorsque l'eau la battait de son flot d'argent, elle se couvrait de perles; on voyait passer son étrange carcasse sous une parure éclatante de colliers de nacre.

La partie du moulin qui trempait ainsi dans la Morelle avait l'air d'une arche barbare, échouée là. Une bonne moitié du logis était bâtie sur des pieux. L'eau entraînait sous le plancher, il y avait des trous bien connus dans le pays pour les anguilles et les écrevisses énormes qu'on y prenait. En dessous de la chute, le bassin était limpide comme un miroir, et lorsque la roue ne le troublait pas de son écume, on apercevait des bandes de gros poissons qui nageaient avec des lenteurs d'escadre. Un escalier rompu descendait à la rivière, près d'un pieu où était amarrée une barque. Une galerie de bois passait au-dessus de la roue. Des fenêtres s'ouvraient, percées irrégulièrement. C'était un pêle-mêle d'encoignures, de petites murailles, de constructions ajoutées après coup, de poutres et de toitures qui donnaient au moulin un aspect d'ancienne citadelle démantelée. Mais des lierres avaient poussé, toutes sortes de plantes grimpanes bouchaient les crevasses trop grandes, et mettaient un manteau vert à la vieille demeure. Les demoiselles qui passaient dessinaient sur leurs albums le moulin du père Merlier.

Du côté de la route, la maison était plus solide. Un portail en pierre s'ouvrait sur la grande cour, que bordaient à droite et à gauche des hangars et des écuries. Près d'un puits, un orme immense couvrait de son ombre la moitié de la cour. Au fond, la maison alignait les quatre fenêtres de son premier étage, surmonté d'un colombier. La seule coquette du père Merlier était de faire badigeonner cette façade tous les dix ans. Elle venait justement d'être blanchie, et elle éblouissait le village, lorsque le soleil l'allumait au milieu du jour.

Depuis vingt ans le père Merlier était maire de Rocreuse. On l'estimait pour la fortune qu'il avait su faire. On lui donnait quelque chose comme quatre-vingt mille francs, amassés sou à sou. Quand il avait épousé Madeleine Guillard, qui lui apportait en dot le moulin, il ne possédait que ses deux bras. Mais Madeleine ne s'était jamais repentie de son choix, tant il avait su mener gaillardement les affaires du ménage. Aujourd'hui, la femme était défunte; il restait veuf avec sa fille Française. Sans doute, il aurait pu se reposer, laisser la roue du moulin dormir dans la mousse; mais il se serait trop ennuyé, et la maison lui aurait semblé morte: il travaillait toujours, pour le plaisir. Le père Merlier était alors un grand vieillard, à longue figure silencieuse, qui ne riait jamais, mais qui était tout de même très gai en dedans. On l'avait choisi pour maire à cause de son argent, et aussi pour le bel air qu'il savait prendre, lorsqu'il faisait un mariage.

Françoise Merlier venait d'avoir dix-huit ans. Elle ne passait pas pour une des belles du pays, parce qu'elle était chétive. Jusqu'à quinze ans, elle avait même été laide. On ne pouvait pas comprendre, à Rocreuse, comment la fille du père et de la mère Merlier, tous deux si bien plantés, poussait mal et d'un air de regret. Mais à quinze ans, tout en restant délicate, elle prit une petite figure, la plus jolie du monde. Elle avait des cheveux noirs, des yeux noirs, et elle était toute rose avec ça; une bouche qui riait toujours, des trous dans les joues, un front clair où il y avait comme une couronne de soleil. Quoique chétive pour le pays, elle n'était pas maigre, loin de là; on voulait dire simplement qu'elle n'aurait pas pu lever un sac de blé; mais elle devenait toute potelée; avec l'âge elle devait finir par être ronde et friande comme une caille. Seulement, les longs silences de son père l'avaient rendue raisonnable très jeune. Si elle riait toujours, c'était pour faire plaisir aux autres. Au fond, elle était sérieuse.

Naturellement, tout le pays la comblait, plus encore pour ses ceus que pour sa gentillesse. Et elle avait fini par faire son choix, qui venait de scandaliser la contrée. De l'autre côté de la Morelle, vivait un grand garçon, que l'on nommait Dominique Penquer. Il n'était pas de Rocreuse. Dix ans auparavant, il était arrivé de Belgique, pour hériter

d'un oncle qui possédait un petit bien sur la lisière même de la forêt de Gagny, juste en face du moulin, à quelques portées de fusil. Il venait pour vendre ce bien, disait-il, et retourner chez lui. Mais le pays le charma, paraît-il, car il n'en bougea plus. On le vit cultiver son bout de champ, récolter quelques légumes dont il vivait. Il pêchait, il chassait; plusieurs fois, les gardes faillirent le prendre et lui dresser des procès-verbaux. Cette existence libre, dont les paysans ne s'expliquaient pas bien les ressources, avait fini par lui donner un mauvais renom. On le traitait vaguement de braconnier. En tout cas, il était paresseux, car on le trouvait souvent endormi dans l'herbe à des heures où il aurait dû travailler. La mesure qu'il habitait, sous les derniers arbres de la forêt, ne semblait pas non plus la demeure d'un honnête garçon. Il aurait eu un commerce avec les loups des ruines de Gagny que cela n'aurait point surpris les vieilles femmes. Pourtant, les jeunes filles, parfois, se hasardaient à le défendre, car il était superbe, cet homme louche, souple et grand comme un peuplier, très blanc de peau, avec une barbe et des cheveux blonds qui semblaient de l'or au soleil. Or, un beau matin, Françoise avait déclaré au père Merlier qu'elle aimait Dominique et que jamais elle ne consentirait à épouser un autre garçon.

On pense quel coup de massue le père Merlier reçut, ce jour-là! Il ne dit rien, selon son habitude. Il avait son visage réfléchi; seulement, sa gaieté intérieure ne luisait plus dans ses yeux. On se bouda pendant une semaine. Françoise, elle aussi, était toute grave. Ce qui tourmentait le père Merlier, c'était de savoir comment ce gremlin de braconnier avait bien pu ensorceler sa fille. Jamais Dominique n'était venu au moulin. Le meunier guetta, et il aperçut le galant, de l'autre côté de la Morelle, couché dans l'herbe et feignant de dormir. Françoise, de sa chambre, pouvait le voir. La chose était claire, ils avaient dû s'aimer, en se faisant les doux yeux par-dessus la roue du moulin.

Cependant, huit autres jours s'écoulèrent. Françoise devenait de plus en plus grave. Le père Merlier ne disait toujours rien. Puis un soir, silencieusement, il amena lui-même Dominique. Françoise, justement, mettait la table. Elle ne parut pas étonnée, elle se contenta d'ajouter un couvert; seulement les petits trous de ses joues venaient de se creuser de nouveau, et son sourire avait reparu. Le matin le Père Merlier était allé trouver Dominique dans sa mesure, sur la lisière du bois. Là, les deux hommes avaient causé pendant trois heures, les portes et les fenêtres fermées. Jamais personne n'a su ce qu'ils avaient pu se dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que le père Merlier, en sortant, traitait déjà Dominique comme son fils. Sans doute, le vieillard avait trouvé le garçon qu'il était allé chercher — un brave garçon, dans ce paresseux qui se couchait sur l'herbe pour se faire aimer des filles.

Tout Rocreuse clabauda. Les femmes, sur les portes, ne tarrissaient pas au sujet du père Merlier, qui introduisait ainsi chez lui un garnement. Il laissa dire. Peut-être s'était-il souvenu de son propre mariage. Lui non plus ne possédait pas un sou vaillant, lorsqu'il avait épousé Madeleine et son moulin; cela pourtant ne l'avait point empêché de faire un bon mari. D'ailleurs, Dominique coupa court aux caécans, en se mettant si rudement à la besogne, que le pays en fut émerveillé. Justement le garçon du moulin était tombé au sort, et jamais Dominique ne voulut qu'on en engageât un autre. Il porta les sacs, conduisit la charrette, se battit avec la vieille roue quand elle se faisait prier pour tourner, tout cela d'un tel cœur, qu'on venait le voir par plaisir. Le père Merlier avait son rire silencieux. Il était très fier d'avoir deviné ce garçon. Il n'y a rien comme l'amour pour donner du courage aux jeunes gens.

Au milieu de toute cette grosse besogne, Françoise et Dominique s'adoyaient. Ils ne parlaient guère, mais ils se regardaient avec une douceur souriante. Jusque-là, le père

Merlier n'avait pas dit un seul mot au sujet du mariage; et tous deux respectaient ce silence, attendant la volonté du vieillard. Enfin, un jour, vers le milieu de juillet; il avait fait mettre trois tables dans la cour, sous le grand orme, en invitant ses amis de Rocreuse à venir, le soir, boire un coup avec lui. Quand la cour fut pleine et que tout le monde eut le verre en main, le père Merlier leva le sien très haut, en disant:

— C'est pour avoir le plaisir de vous annoncer que Françoise épousera ce gaillard-là dans un mois, le jour de la Saint-Louis.

Alors, on trinqua bruyamment. Tout le monde riait. Mais le père Merlier, haussant la voix, dit encore:

— Dominique, embrasse ta promise. Ça se doit.

Et ils s'embrassèrent, très rouges, pendant que l'assistance riait plus fort. Ce fut une vraie fête. On vida un petit tonneau. Puis, quand il n'y eut là que les amis intimes, on causa d'une façon calme. La nuit était tombée, une nuit étoilée et très claire. Dominique et Françoise, assis sur un banc, l'un près de l'autre, ne disaient rien. Un vieux paysan parlait de la guerre que l'empereur avait déclarée à la Prusse. Tous les gars du village étaient déjà partis. La veille, les troupes avaient encore passé. On allait se cogner dur.

— Bah! dit le père Merlier avec l'égoïsme d'un homme heureux, Dominique est étranger, il ne partira pas... Et si les Prussiens venaient, il serait là pour défendre sa femme.

Cette idée que les Prussiens pouvaient venir parut une bonne plaisanterie. On allait leur flanquer une raclée soignée, et ce serait vite fini.

— Je les ai déjà vus, je les ai déjà vus, répéta d'une voix sourde un vieux paysan.

Il y eut un silence. Puis on trinqua une fois encore. Françoise et Dominique n'avaient rien entendu; ils s'étaient pris doucement la main, derrière le banc, sans qu'on pût les voir, et cela leur semblait si bon, qu'ils restaient là, les yeux perdus au fond des ténébres.

Quelle nuit tiède et superbe! Le village s'endormait aux deux bords de la route blanche, dans une tranquillité d'enfant. On n'entendait plus, de loin en loin, que le chant de quelque coq éveillé trop tôt. Des grands bois voisins descendaient de longues haleines qui passaient sur les toitures comme des caresses. Les prairies, avec leurs ombrages noirs, prenaient une majesté mystérieuse et recueillie, tandis que toutes les sources, toutes les eaux courantes qui jaillissaient dans l'ombre, semblaient être la respiration fraîche et rythmée de la campagne endormie. Par instants, la vieille roue du moulin, engommeillée, paraissait rêver, comme ces vieux chiens de garde qui aboient en ronflant; elle avait des craquements, elle causait toute seule, bercée par la chute de la Morelle, dont la nappe rendait le son musical et continu d'un tuyau d'orgue. Jamais une paix plus large n'était descendue sur un coin plus heureux de nature.

## II

Un mois plus tard, jour pour jour, juste la veille de la Saint-Louis, Rocreuse était dans l'épouvante. Les Prussiens avaient battu l'empereur et s'avançaient à marches forcées vers le village. Depuis une semaine, des gens qui passaient sur la route annonçaient les Prussiens: "Ils sont à Lormière; ils sont à Nouvelles;" et, à entendre dire qu'ils se rapprochaient si vite, Rocreuse, chaque matin, croyait les voir descendre par les bois de Gagny. Ils ne venaient point, cependant; cela effrayait davantage. Bien sûr qu'ils tomberaient sur le village pendant la nuit et qu'ils égorgeraient tout le monde.

EMILE ZOLA.

(A suivre).

Ne grondez pas la cuisinière, mais achetez des THÉS et des CAFÉS chez

**EDMOND & BELHUMEUR.**

Vous aurez pleine et entière satisfaction.

**No. 144 RUE SAINT-LAURENT,**  
BÂTIMENT DRAPEAU & SAVIGNAC.

**EMILE DEMERS +**  
—LIBRAIRE, PAPETIER—

Fournitures de Bureau.  
1590 RUE NOTRE-DAME,  
**MONTREAL.**

**RENAUD, KING & PATTERSON**

—FABRICANTS DE—  
**MEUBLES DE CHOIX ET DE LITERIE.**  
652 RUE CRAIG,  
MONTREAL.

IMPORTATEURS DE  
Couchettes en cuivre et en fer, meubles autrichiens en bois courbé et meubles en rattan.

**F. ED. MELOCHE \***  
Ancien élève de M. N. BOURASSA, et professeur à l'École des Arts  
**ARTISTE - PEINTRE,**  
Décorations d'édifices publics : religieux et civils.  
**Residence : 43 rue des Allemands.**  
Ateliers : 7 RUE STE-JULIE.

**ALEXIS CONTANT,**  
Professeur de Piano.  
28 RUE ST. ANDRÉ, **MONTREAL.**

**A. J. H. ST. DENIS, L.L.B.,**  
—NOTAIRE.—  
No. 25 RUE ST. GABRIEL,  
Rés. 1518 Ste. Catherine. **MONTREAL.**  
Bell Telephone 2650.



EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partitions d'Operas, Recueils de Melodies et Chansons.  
1615 Rue Notre-Dame, **MONTREAL.**

MUSIQUE VOCALE.		MUSIQUE INSTRUMENTALE.	
Sur la route de Seville, bolero.....	30 cts.	Parfum Louis XV (Gavotte).....	50 cts
Jeune, restos chez nous.....	30 "	Le Papillon (Lavalée).....	60 "
Chanson d'Avril (Sop.).....	50 "	Les Volontaires (Valse).....	60 "
Souventes a Florian (Sop.).....	50 "	tere Valse de Godard op. 16.....	60 "
Larmes d'Enfant, rom.....	30 "	2eme " " op. 56.....	50 "
Les Cratines Maternelles (dédiée à Madame Albani).....	COS FANT 40 "	Joyeux Ebats (Mazurka).....	30 "
Le Drapenn rouge et noir (chanson des Etudiants) G. COUPEUR.....	30 "	Mere Cherie (Mélodie).....	50 "
		Jour de l'An (valse facile).....	40 "

**Guide du Jeune Pianiste.**

Classification Méthodique et graduée d'œuvres diverses pour Piano, et directions à l'usage des maîtres et des élèves, aussi qu'à toute personne s'occupant d'éducation Musicale.

—PAR—  
**J. C. ESCHMANN,**  
Revue et argmentee par **J. D. DUSSAULT,**  
ELEVE DE M. GIGOULT.

PRIX - - - - - 50 Cents.

Cet ouvrage sera adressé franc de port sur réception du prix marqué, par l'Éditeur du CANADA ARTISTIQUE.

**LUCIEN FAMELART**

TAXIDERMISTE DE PARIS  
539 RUE ST. URBAIN, MONTREAL  
LECONS DE TAXIDERMIE  
Montage d'Oiseaux, Mammifères, Reptiles et Poissons, Trophées de chasse, Montage de Bois de Certs, de Chevreuils, de Caribous, d'Orignaux, etc., Oiseaux pour Modes, Panoplies pour Salon. Préparation et entretien de Collections pour Musées Scolaires.

**ARCHAMBAULT \***

Photographie Artistique  
1662 RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.  
Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

**Dr. J. G. A. GENDREAU**

CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE SAINT-LAURENT.  
Extraction de dents sans douleurs. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Telephone Bell 2818.

**J. A. DUQUETTE**

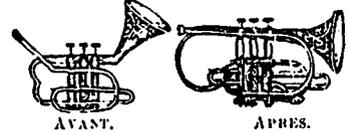
PROFESSEUR DE VIOLON  
384 - RUE CRAIG - 384  
MONTREAL.  
M. DUQUETTE donne des leçons de violon, de solfège, d'accompagnement et de mandoline.

**JOSEPH FORTIER,**

FABRICANT DE PAPIER.  
256 et 258 rue St. Jacques,  
MONTREAL.  
Assortiment complet de fournitures de bureau. Spécialité: Ouvrages fabriqués sur commande.

**J. V. THEORET**

AGENT D'ASSURANCE  
FEU, VIE ET ACCIDENTS.  
ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.  
PROPRIETES A VENDRE  
349-RUE DELISLE-349  
MONTREAL.



AVANT. APRES.  
**GEORGE VIOLETTI**  
Fabricant e D'Instruments de Musique  
Importateur  
Harper à vendre et réparations de toutes sortes.  
1635 rue Notre-Dame, **MONTREAL.**

**JOSEPH SAUCIER,**  
PROFESSEUR DE PIANO  
Leçons à domicile. { 72 rue Vitre,  
**MONTREAL.**